CRITIQUE, festival. BUSSETO, Teatro Verdi, le 9 octobre 2026. VERDI : Aïda. F. Vitali, V. Constanzo, T. Iervolino, H. Kang… Franco Zeffirelli / Giuseppe Mengoli

Il faut en premier lieu saluer l'audace renouvelée du *Festival Verdi* : faire résonner l'immense *Aïda* dans le minuscule Teatro Verdi de Busseto (ville natale du *maestro* italien), c'est défier toutes les lois du genre. Et pourtant, la proximité entre la scène et le public fait naître une émotion que les grandes scènes ne procurent que rarement !…

La production signée par **Franco Zeffirelli** en 2001, fidèlement reprise ici par **Stefano Trespidi**, demeure un prodige d'illusion théâtrale. Sur une scène de sept mètres d'ouverture, le décor monumental conçu par le grand homme de théâtre italien – statues colossales d'Anubis et de Bastet, colonnes élancées, pyramide en toile de fond constellée de hiéroglyphes – crée un contraste saisissant avec l'exiguïté du lieu. Les costumes somptueux d'**Anna Anni,** supervisés par **Lorena Marin**, sont d'un raffinement extrême, jusque dans les moindres détails des tenues secondaires. Les lumières d'**Andrea Borelli** sculptent l'espace avec une précision remarquable, tandis que les chorégraphies de **Luc Bouy**, reprises par **Gaetano Bouy Petrosino**, apportent une dimension rituelle et physique

qui donne à certaines scènes une force quasi tellurique. Le génie de cette mise en scène réside dans sa capacité à subvertir les attentes. La scène triomphale, privée de son défilé grandiose, devient un moment d'une tension psychologique rare : le public, placé derrière la foule qui se presse, ne voit la procession qu'à travers le regard d'Aida, dont l'angoisse se trouve ainsi magnifiquement mise en relief. De même, les scènes intimes – le face-à-face entre Aida et Amneris, le duo déchirant entre Aida et Amonasro – prennent une dimension nouvelle grâce à la proximité immédiate des interprètes, dont chaque regard, chaque geste, chaque inflexion se trouve magnifié.



Le pari d'une distribution jeune et entièrement nouvelle dans ces rôles exigeants s'avère un choix payant. **Federica Vitali**, en Aïda, impressionne par la maturité de son incarnation. Son

soprano lyrique, à la couleur chaude et au timbre généreux, se déploie avec une assurance remarquable dans « *Ritorna vincitor!* » comme dans la prière finale de la scène du Nil, où ses aigus flottent avec une beauté désarmante. La sincérité de son jeu, dénuée de tout histrionisme, confère au personnage une humanité immédiate et bouleversante. **Vincenzo Costanzo** campe un Radamès vaillant et sincère, dont le ténor clair et incisif donne au guerrier égyptien une noblesse naturelle. Sa « *Celeste Aïda* » est chantée avec un lyrisme émouvant, et son engagement dramatique dans le duo final témoigne d'une intelligence musicale incontestable. **Teresa Iervolino**, en Amneris, compose une princesse d'une complexité fascinante : son mezzo-soprano, au timbre sombre et au grave opulent, se pare d'un éclat belcantiste dans les moments de bravoure, tandis que son jeu, d'une arrogance superbe dans les scènes de pouvoir, se fissure progressivement pour révéler une désespérance poignante. De son côté, le jeune baryton coréen **Hae Kang** incarne un Amonasro puissant et digne, dont la voix de baryton, riche et charnue, confère au roi éthiopien une autorité naturelle ; son duo avec Aïda au deuxième acte est l'un des sommets de la soirée, porté par une tension dramatique électrique. **Alberto Comes**, en Ramfis, apporte au grand prêtre une gravité et une profondeur impressionnantes, tandis qu'Adriano Gramigni campe un Roi solennel et bien chantant. **Francesco Congiu**, en Messager, et **Nicoletta Briguglio**, en Prêtresse, complètent cette distribution avec un engagement et une qualité vocale qui ne laissent place à aucun maillon faible.



Giuseppe Mengoli, pour ses débuts dans l'ouvrage, signe une lecture remarquablement équilibrée. À la tête de la ***Filarmonica Arturo Toscanini***, il ne cherche jamais à forcer le trait ni à compenser par le volume ce que l'espace scénique impose de contraintes. Au contraire, il sculpte chaque phrase avec un soin d'orfèvre, laissant respirer les silences et mettant en valeur les moindres détails de l'orchestration verdienne. Les passages les plus intimes – le duo Aida-Amneris du deuxième acte, la scène du Nil, le duo final dans le tombeau – bénéficient d'un accompagnement d'une transparence idéale, tandis que les grands ensembles conservent leur élan dramatique sans jamais couvrir les voix. Le ***Coro del Teatro Regio di Parma***, préparé par **Martino Faggiani**, se montre quant à lui d'une cohésion exemplaire, avec une palette dynamique qui va du murmure le plus discret aux explosions les plus puissantes.

À l’issue de la représentation, les ovations du public ont été à la hauteur de l’émotion suscitée par cette soirée hors norme. En concentrant le drame sur l’essentiel — les passions humaines, les déchirures intimes, les conflits de loyauté —, cette production démontre avec éclat que l’opéra de Verdi peut se passer de démesure pour toucher au cœur !



CRITIQUE, festival. FESTIVAL VERDI DE PARME (Teatro Verdi), le 9 octobre 2026. VERDI : Aïda. F. Vitali, V. Constanzo, T. Iervolino, H. Kang… Franco Zeffirelli / Giuseppe Mengoli. Crédit photo (c) Roberto Ricci

CRITIQUE, festival. FESTIVAL VERDI DE PARME (Teatro Verdi), le 8 octobre 2026. VERDI : Alzira. M. Torbidoni, A. Poli, D. Luis De Vicente… Manuel RENGA / James CONLON

Il y a des titres lyriques injustement relégués aux oubliettes, que seule la ferveur d'un festival comme celui de Parme peut ramener à la lumière. En ouvrant la XXVIème édition du Festival Verdi avec *Alzira*, le *Teatro Regio* de Parme a certes exhumé une rareté, mais également offert à son public une soirée de théâtre musical de haute volée.

James Conlon, qui dirigeait l'ouvrage pour la première fois, a insufflé à cette partition de jeunesse une énergie et une tension dramatiques saisissantes. Loin de traiter *Alzira* comme une curiosité d'archive, il en a révélé la veine mélodique généreuse, les élans pré-verdien déjà si personnels, et cette capacité à faire vibrer le drame intime sur fond de conflit colonial. À la tête de la ***Filarmonica Arturo Toscanini***, il a su doser les masses orchestrales avec un art consommé de la fosse, laissant toujours les voix respirer, tout en donnant aux passages purement symphoniques une couleur sombre et fiévreuse qui rappelle les plus belles pages du *Nabucco* ou des

Lombardi. Le **Coro del Teatro Regio di Parma**, préparé par **Martino Faggian**i, s’est montré tour à tour puissant et nuancé, notamment dans les scènes de foule qui ponctuent le drame.



La nouvelle production signée **Manuel Renga** frappe par son intelligence et sa sobriété. Renga a choisi de ne pas noyer l’action sous un luxe de reconstitution historique, mais de concentrer le regard sur les tensions humaines qui traversent l’œuvre : l’amour contrarié d’Alzira et de Zamoro, la violence de la conquête, la difficile coexistence des cultures. Les décors et costumes d’**Aurelio Colombo**, d’une beauté austère et géométrique, créent un espace mental autant que géographique, où le Pérou du XVIe siècle devient un miroir des déchirures contemporaines. Les lumières d’**Emanuele Agliati** sculptent les silhouettes et les visages avec une précision remarquable, tandis que les chorégraphies de **Paola Lattanzi** apportent une

dimension physique et rituelle qui donne à certaines scènes une force quasi tellurique. On a rarement vu une mise en scène servir aussi efficacement la musique sans jamais la dominer.

Le public parmesan, réputé pour son exigence, a réservé un accueil triomphal à une distribution dont chaque membre faisait ses débuts dans son rôle. **Marta Torbidoni**, en Alzira, a conquis dès ses premières interventions par la pureté de son timbre et la noblesse de sa ligne de chant. Sa maîtrise des nuances, sa capacité à passer de la douceur élégiaque à l'élan dramatique le plus fougueux, font d'elle une interprète bouleversante. Face à elle, **Antonio Poli** campe un Zamoro d'une vaillance et d'une sincérité désarmantes ; son ténor, à la fois clair et incisif, donne au guerrier inca une humanité immédiate. **Daniel Luis de Vicente**, en Gusmano, incarne avec une autorité impressionnante le gouverneur espagnol déchiré entre le devoir et la passion, sa basse noble et profonde apportant une assise dramatique essentielle à l'ensemble. Les rôles secondaires, tenus par **Agostino Subacchi, Erica Cortese, Carlo Raffaelli** et **Federico Bonghi**, complètent cette galerie de personnages avec un engagement et une qualité vocale qui ne laissent place à aucun maillon faible.

Alzira n'est peut-être pas l'opéra le plus célèbre de Verdi, mais cette production démontre avec éclat qu'il mérite amplement sa place dans le répertoire. Grâce à l'édition critique de **Stefano Castelvecchi** et **Jonathan Cheskin**, qui restitue la partition dans toute sa richesse, et grâce à une équipe artistique de grande qualité, le **Festival Verdi** signe là l'une de ses plus belles réussites.



CRITIQUE, festival. PARME, Teatro Verdi, le 8 octobre 2026. VERDI : Alzira. M. Torbidoni, A. Poli, D. Luis De Vicente… Manuel RENGA / James CONLON. Crédit photo (c) Roberto Ricci